

Petite Rivière, 8 juin 1956

Mes chères Madeleine,

Ce matin, j'ai passé presque tout mon temps à allumer mes poêles, aller de l'un à l'autre, bourrer celui-ci, modérer celui-là, les inspecter tous deux, ouvrir des clés, fourrer du bois dans le plus petit, courir au vieux à deux ponts, chasser la boucane, ouvrir les portes parce qu'il faisait trop chaud, fermer parce que la pluie entrainait, aller chercher en haut ce dont j'avais besoin en bas, oublier en haut ce que j'étais allée chercher, remonter les mains vides, retourner en bas, remonter le petit escalier à pic, recommencer la tournée de mes poêles, rouvrir les clés parce que le petit démon de la cuisine fumait, courir à la porte voir passer le train, revenir à ce que j'étais en train de faire, oublier ce que c'était, m'asseoir pour y penser, me bercer deux minutes, penser à une autre chose que je devrai faire, retourner au poêle à deux ponts, le cajoler un peu, faire une inspection de l'armoire sous l'escalier, ouvrir la porte pour faire sortir un peu de boucane, interroger le ciel gros de nuages, rentrer, refermer toutes les ouvertures, essayer de composer mes pensées... Bon, voilà une phrase à la Proust, hormis la poésie. Pour le moment, le petit démon de la cuisine chuinte et fait entendre une petite chanson triste de poêle maussade, mais le vieux de la salle crépite, ronronne et en somme, entonne tous les bons bruits rassurants du feu. Ces diverses occupations m'ont tout de même suffisamment distraite pour tenir l'ennui à petite distance. J'ai de bons voisins obligeants, mon raincoat rouge <<est>> gai sous la pluie et à toutes les demi-heures, entre mes tournées de poêle, je m'assois au piano et reprend les mesures initiales de la Pathétique. Vous ririez de me voir, mais peut-être seriez-vous aussi un peu émerveillées, mes deux citadines. En tout cas, l'expérience me fera d'autant mieux apprécier plus tard les mille petits comforts du Cachot Saint-Louis.

La montagne est tragique ce matin, à moitié perdue dans la fumée d'eau qu'elle exhale, le sommet caché par de gros nuages. En avant, le spectacle est aussi sombre, car la mer en se retirant laisse à découvert une plaine de cailloux. J'ai hâte que le temps se mette au boue. A part de me nourrir, j'ai déjà deux mendiants à ma porte à toutes heures du jour, les chats de la voisine. Comme bien des malheureux chats de campagne, ils ne mangent pas souvent à leur faim. J'étais à peine en train de secouer un peu mes poêles, le jour de mon arrivée que les deux pauvres chats, M. Matou et sa pauvre femme efflanquée et enceinte, accouraient sur mon perron. Ils y sont depuis, patients comme des rochers, bien entendu, je n'ai pas le cœur de les laisser là sans nourriture; je leur donne tous mes restes et même assez souvent de bons morceaux de steak. J'ai l'idée qu'ils sont installés sur mon perron pour l'été entier. A Dieu vot[?], comme dirait la soeur Adèle. Je n'ai pas encore dormi sur les deux oreilles mais ça viendra. Jusqu'ici, je me surprends le soir à guetter des petites bruits inconnus. D'autres que je croyais aimer à une distance raisonnable sont étrangement troublants lorsque trop près. Ainsi, ai-je assez souhaité entendre le chant des grenouilles de mon enfance! Eh bien, servie à souhait, car toutes les mares environnantes à la nuit résonnent d'un concert aigu, j'en

arrive à me demander ce que je pouvais tant aimer là-dedans. En ira-t-il ainsi de toutes les joies du temps passé que j'ai souhaité retrouver. Peut-être pas! Quelques-unes sans doute me seront restituées, mais à leur façon mystérieuse qui n'est pas celle de notre logique.

Voici que le petit démon de la cuisine parle une meilleure langue, moins triste et qu'il se met à accompagner de ses craquements le gros monstre de la salle. La chaleur ici devient étouffante. Ce n'est pas du tout comme de chauffer au thermostat. J'ai hâte de vous voir arriver dans le pays.

Je vous embrasse affectueusement.

Gabrielle